

## EXTRAIT

Ferdine était bien décidé à mourir centenaire. « Pour faire chier le monde », disait-il, avec son indémodable goguenardise. Il avait des tas d'astuces pour vieillir vieux, parmi celles-ci ne rien bouffer ou presque, porter le même poids de vêtements, revivre chaque jour la même journée. Il rognait sur tout. Sa seule dépense était d'ordre littéraire. Là, on peut dire qu'il ne s'économisait guère. Et comme c'était quelqu'un qui aimait le travail bien fait, il n'a cassé sa pipe qu'après avoir mis la dernière main à *Rigodon*. Tu noteras au passage que la mort – sa seule véritable ennemie – avait tout de même eu l'extrême courtoisie (teintée d'humour célinien) de lui faire crédit d'une journée pour finir son œuvre.

On s'est donc tous retrouvés au cimetière, le 2 ou 3 juillet. Je précise que sa disparition était passée quasi inaperçue, Ernest Hemingway ayant eu la bonne ou mauvaise idée de se faire sauter la cafetière au même moment. Je ne crois pas me tromper en affirmant que Ferdine n'aurait pas apprécié ce genre de coup bas. Lui qui a tant râlé sur la condition de vivant détestait cordialement l'idée de ne plus être en vie. Glissons.

Une pluie chaude tombait sur Meudon. Une petite foule d'anonymes, des patients du docteur Destouches pour la plupart, des clochards aussi venus rendre hommage à leur « bienfaiteur », entouraient la tombe.

Marcel était là, bien sûr. Mais aussi Arletty, qui a jeté sur le cercueil une poignée de terre de Courbevoie. Elle m'a croisé sans se douter qu'elle venait de passer devant la mort qui l'avait de si près frôlée quelque vingt ans plus tôt. Et tout cela, comme de bien entendu, s'est fini au bistro.